

tout vous révéler sous le sceau du secret ; devant Mme la comtesse, l'honneur m'ordonnait de me taire, je voulais me retirer, c'est la comtesse qui a insisté pour que je demourasse. J'avais expédié de Lectoures à Paris près du duo de la Force, j'attendais sa réponse ; je me laissai convaincre ; je restai pendant deux jours ; puis de Lectoures revint, et je partis aussitôt. Lorsque, grâce à l'amitié de M. de Bassompierre, je réussis, sous un déguisement de soldat suisse, à quitter Paris, je me dirigeai tout droit vers Mauvers. Aurais-je agi de cette façon si je m'étais senti coupable, si j'avais répondu à votre généreuse hospitalité par une lâche trahison ?

— Monsieur !...

— Encore un instant, je vous prie, monsieur ; cette explication doit être claire et surtout entière ; je serai prêt quand il vous plaira je vous le dis à l'avance, à vous donner toutes les satisfactions que vous exigerez de moi, mais mon honneur, croyez-moi bien, monsieur de Mauvers, m'est aussi cher que le vôtre peut-être. Il y a en tout ceci une horrible trame dont il est aussi important pour vous que pour moi de saisir les fils. Il y a des traîtres, des lâches que nous devons découvrir. Le nom de Rohan est depuis des siècles synonyme d'honneur et de loyauté, ce n'est pas en ma personne qu'il périra. Je saurai le porter haut comme l'ont porté mes ancêtres et comme après moi, le porteront mes arrière-neveux. Je ne me laisse pas emporter par la passion, moi, monsieur, je juge sainement et froidement.

— Qu'est-ce à dire, monsieur le duc ? prétendez-vous ?

— Je ne prétends rien, monsieur, sinon que si dans un cas semblable, Mme la duchesse de Rohan eût donné, je ne dirai pas autant, mais seulement la moitié de preuves de son innocence que Mme la comtesse du Luc vous en a donné, je serais tombé à ses genoux et j'aurais imploré son pardon, convaincu de sa pureté et de son amour.

— Il suffit, monsieur le duc de Rohan ; je n'ai pas, que je sache, à discuter avec vous le plus ou moins de pureté de madame la comtesse du Luc, dont vous seul avez prononcé le nom en cette affaire, ce qui est un grief de plus à ajouter à ceux que j'ai contre vous. Tout mauvais cas est niable ; ceci je le sais depuis longtemps, je n'ai pas à écouter les raisonnements plus ou moins spécieux qu'il vous plaît de me faire. Votre félonie envers moi a été flagrante. J'ai toutes les preuves entre les mains. Essayer de me soutenir le contraire serait tenter de vouloir me prouver qu'il fait nuit en plein midi. Laissons donc là, s'il vous plaît, ces discussions avocassières, bonnes tout au plus pour des robins ou gens de peu. Vous et moi, monsieur le duc, nous sommes gentilshommes de vieilles races, nos épées doivent soutenir nos dires. Je ne me suis pas laissé aveugler par la passion ; j'ai mûrement réfléchi, au contraire, à tout ce qui s'est passé, et la preuve de ce que j'avance, monsieur le duc, c'est que tout en haïssant l'homme qui m'a trompé, je n'ai pas voulu faire servir ma haine contre lui et je n'ai jamais cessé de respecter le chef et de servir avec tout le dévouement dont je suis capable le représentant du parti auquel j'appartiens.

— Ceci me prouverais une fois de plus, monsieur le comte, si je ne le savais déjà, la gratitude et la noblesse de votre caractère.

— Trêve de compliments, monsieur le duc, répondit-il avec un sourire amer ; nous ne sommes pas ici, que je sache, pour nous adresser des « congetti », mais pour nous comporter en hommes de cœur ; les compliments musqués doivent être laissés aux Raffinés du Cours-la-Reine ; nous, nous sommes des soldats. Monsieur le duc de Rohan, cette affaire ne peut se terminer

qu'avec du sang ; il faut que le vôtre ou le mien lave l'injure que j'ai reçue ; je vous demande satisfaction, me la refuserez-vous ?

— Non, monsieur, je n'ai jamais refusé de tirer l'épée lorsqu'il s'est agi de défendre mon honneur injustement attaqué. Cette satisfaction que vous exigez si impérieusement, monsieur le comte de Mauvers, peut-être pourrais-je la refuser, car, je vous le répète, je ne suis pas coupable envers vous et ma conscience ne me reproche rien.

— Oh ! monsieur, à quoi bon ces paroles inutiles ?

— Laissez-moi achever, monsieur. Donc, cette satisfaction que vous me demandez, je vous l'accorde, mais à une condition ?

— A une condition ?... Vous vous moquez, sans doute, monsieur le duc ?

— Nullement, monsieur. Ah ! pardieu ! mon honneur est au moins aussi en jeu que le vôtre en cette affaire. J'ai le droit de poser des conditions, et j'en pose. Si vous refusez, tout sera dit : un tribunal d'honneur jugera entre nous. Croyez-vous que j'irai, de gaieté de cœur, croiser le fer avec un homme qui a à peine la moitié de mon âge, avec le fils d'un de mes plus chers compagnons d'armes ? risquer de le tuer et d'être tué par lui, parce qu'il lui plaît de venir m'accuser d'une action déshonorante que, sur ma foi de gentilhomme je jure de n'avoir pas commise ? Allons donc, monsieur ! cela serait aussi par trop niais de ma part ! Je ne me laisserai pas prendre ainsi pour quintaine ! je vous le répète, je ne consentirai à vous prêter collet que si vous acceptez les conditions que je veux vous soumettre.

— Quelles sont donc ces conditions, monsieur, puisqu'il me faut passer par vos exigences ?

— Ces conditions, les voici ; ce duel que vous désirez n'aura pas lieu avant la fin de la guerre.

— Oh ! monsieur...

— Il en sera ainsi. Vous n'êtes qu'un simple gentilhomme, vous, monsieur le comte du Luc, si ancienne que soit votre noblesse ; si fâcheuse que soit votre mort pour le parti que vous servez, cette mort ne saurait en rien faire périr les intérêts de ceux au service desquels vous avez mis votre épée. Il n'en est pas ainsi de moi, monsieur, vous en conviendrez, je l'espère. J'ai assumé sur ma tête une responsabilité immense ; je suis l'unique pivot sur lequel repose la guerre actuelle ; des milliers d'individus ont mis en moi leur espoir, car de moi seul dépend leur salut ou leur perte. Puis-je donc, au mépris des engagements les plus sacrés, aller, pour une querelle particulière, si sérieux qu'en soient les motifs, jouer ma vie contre la vôtre ? Entre nous, la partie est-elle égale en ce moment ? répondez. Dois-je pour une colère d'enfant causer la perte de tous ceux qui se sont confiés à moi avec tant de loyauté, de grandeur et d'abnégation ? Répondez, monsieur le comte. Si vous l'exigez, je le ferai ; mais alors que le sang versé retombe sur votre tête. Dites : Oui ! et je suis prêt à vider à l'instant même notre débat.

Le comte du Luc était en proie à une émotion étrange qu'il cherchait en vain à contenir. Il était pâle, frémissant ; un tremblement convulsif agitait tous ses membres. Ce fut en vain que pendant quelques instants il essaya de prononcer une parole.

Le duc de Rohan le regardait en face, la main sur la poignée de sa rapière, le haut du corps rejeté en arrière, les sourcils froncés et la lèvre dédaigneuse.

Le jeune homme fit un effort suprême sur lui-même ; il réussit à dompter son agitation intérieure et il répondit enfin d'une voix basse mais calme et ferme :

— Vous êtes rude en paroles comme en actions, monsieur le